

Essais étrangers

Numéro 46, décembre 1991, janvier–février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

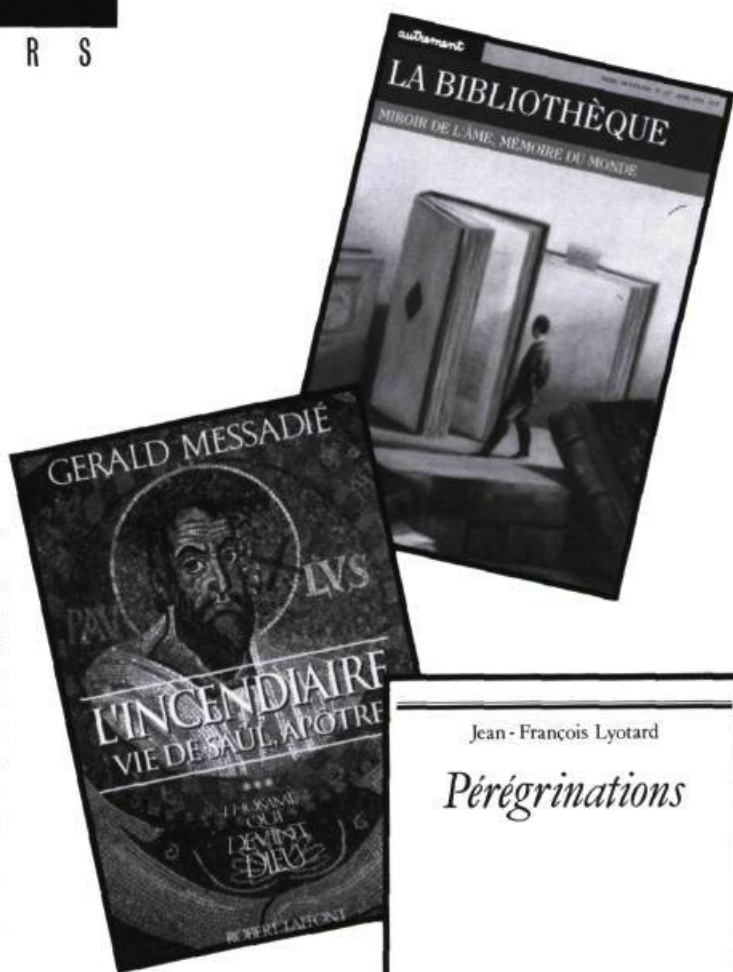
Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (46), 50–57.

L'INCENDIAIRE
Gérald Messadié
Robert Laffont, 1991,
500 p.; 29,95 \$

Voici le tome 3 d'une série intitulée *L'homme qui devint dieu*. Comme moi, vous aviez négligé les tomes 1 et 2, *Le récit* (1988) et *Les sources* (1989)? Il n'est jamais trop tard, sauf urgence d'un viatique d'extrême-onction, pour ce faire à moins de craindre la désillusion puis la géhenne. Car Gérald Messadié nous livre l'instruction d'un Saül (Paul), hypothétique et conjectural, que la légende avait patiné au point d'en faire un être abstrait, dieu lui-même couvert des postiches de nos agréments. Judéo-romain, persécuteur d'une manière ou d'une autre, petit-fils d'Hérode le Grand, fils d'Antipater l'ambitieux malheureux, tête de Vulcain, âme jalouse et inquiète, Saül-Paul n'aura de cesse que de faire sauter le verrou de la judéité et d'initier le gentil par devers les premiers apôtres timorés. À Jéhovah le Déluge et à Saül l'Incendiat! Encore un peu et il proposait à Néron, autre incendiaire si on en croit Monteilhet (*Néropolis*), l'union du glaive et du goupillon. Pis que ces Témoins qui dinguedonguent à vos portes dès matines, Saül croise le Ressuscité à Damas, se tape le «mal divin», fout le bordel dans les synagogues et, pour le reste, se conduit de façon (ironie?) très très catholique. Chrétiens, votre foi ardente et «montant au ciel comme une verge» risque d'en perdre hymen et prépuce! L'anecdote peut, dans l'âme scrupuleuse, occulter le propos...

Pour faire reculer les bonnes bernes des profanes penchés studieusement sur le buisson ardent de leurs hibachis, Gérald Messadié délaisse le roman «conjectural» après 395 pages chargées de l'eau lourde dégageant des vapeurs méphitiques pour passer à l'annotation la plus stricte, livrer les ingrédients de ce cuissot à la diable que les



finés geules et les méchantes langues apprécieront selon les critères de «l'errare humanum est» etc. Hors du fonctionnel, point de salut! Un autre ajoutait: «Credo quia absurdum».

Jean Lefebvre

PÉRÉGRINATIONS
Jean-François Lyotard
Débats, Galilée, 1990,
134 p.; 28,00 \$

Cet ouvrage de Jean-François Lyotard se présente comme un recueil de conférences données en mai 1986 et transcrites par l'auteur en 1990. Lyotard était invité à exposer son parcours intellectuel, fondé sur une théorie critique de la «post-modernité». Ce parcours d'un philosophe à l'affût des errances de la deuxième moitié de notre siècle n'est pas rectiligne ou unilatéral. En effet, comme le titre l'indique, l'auteur est un «pèlerin» appelé par différents domaines de la connaissance: la théorie (le «penser» philosophique), l'esthétique, le politique et l'éthique. En fait, Lyotard chemine d'un «territoire» de la connaissance à l'autre et cela, sans s'embarrasser de divisions académiques arbitraires ni verser dans l'éclectisme

stérile. Comme il le mentionne, les «pensées ne cessent pas de changer de position l'une envers l'autre», les domaines du connaître se renvoyant l'un à l'autre. L'attitude de l'auteur, en définitive, oblige l'ouverture à la connaissance, ce qui représente la voie pertinente du «penser» post-moderne. Ce dernier est empreint de diversité car connaître est une tâche devant être «accomplie selon des modes multiples, tout à fait différents».

C'est après quinze années de militantisme marxiste que Lyotard s'attelle à la réévaluation constante de notre héritage commun, ce qui crée une incertitude libérante. Cette attitude d'accueil au sens est fort respectable dans notre «post-modernité qui se caractérise, comme l'exprime Félix Guattari, par une 'infantilisation' et une 'régression' aplatisant la culture au profit d'un économisme étroit».

Gilles Côté

LA BIBLIOTHÈQUE MIROIR DE L'ÂME, MÉMOIRE DU MONDE
Sous la dir.
de Richard Figuiet
Autrement, 1991,
229 p.; 26,95 \$

Peut-être partagez-vous l'avis qu'il n'y a guère d'avenir pour les livres! D'accord, trop de gens ne lisent pas ou si peu; on peut acquérir au prix coûtant les livres négligés des rayons de bibliothèque; des éditeurs mettent les invendus au pilon; la TPS les rend inabordables; des citoyens attendent parfois longtemps une bibliothèque municipale répondant à leurs besoins! Alors, laissez-vous entraîner par ce collectif à la découverte de quelques bibliothèques célèbres avant d'atterrir à la Bibliothèque de France qui sera conçue avec les techniques les plus modernes de la communication, et vous resterez ébloui par la longue histoire du livre allant de la bibliothèque d'Alexandrie à celle de Cicéron, des princes islamiques du Moyen Âge aux moines de Clairvaux, de la Bibliothèque du Roi, fondée par François 1^{er} en 1544 et qui deviendra la Bibliothèque nationale chargée de garder en dépôt tout ce qui s'édite, à la première bibliothèque publique fondée par Mazarin en 1643... Cette première partie mérite toute votre attention, même si elle ne retient rien de civilisations plus anciennes comme celles de la Chine ou de l'Anatolie.

La seconde partie se limite à la France et aux problèmes que soulève l'adaptation des bibliothèques aux besoins contemporains, en faisant des prévisions incroyables (et parfois difficiles à saisir dans toutes leurs dimensions) sur les possibilités des techniques de la mémoire électronique. De quoi éprouver quelque vertige au seuil d'un monde déjà entrouvert. Fierté aussi de découvrir une mention d'excellence décernée à la Metropolitan Library de Toronto et à la Bibliothèque Gabrielle-Roy de Québec, dont les concepteurs ont pensé aux lecteurs autant qu'aux documents! Enfin, un soupir de soulagement en retrouvant la bibliothèque personnelle, pareille à un jardin où l'on ne garde que ce qu'on choisit, pour avoir le plaisir de s'y promener! Les professionnels de bibliothèques ne feront sans doute pas la même lecture de ces textes que les chercheurs

ou les amateurs impénitents de littérature, mais les uns et les autres ne manqueront pas de rêver en sautant d'un passé mal connu à un futur possible, d'en sortir convaincus d'être, avec leur génération, un relais important dans l'évolution des civilisations.

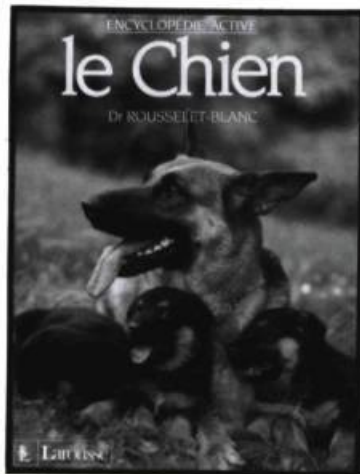
Monique Grégoire

LE CHIEN
Sous la dir. de
Pierre Rousselet-Blanc
Larousse, 1991,
375 p.; 53,95 \$

Aimez-vous les chiens? Voulez-vous satisfaire autant votre envie de voir que de savoir? Alors faites-vous un cadeau (ou passez le message à la bonne personne) et achetez *Le chien*, qui vient tout juste de paraître chez Larousse, dans la collection «Encyclopédie active». Fidèle à sa réputation, la grande maison d'édition met à la portée du citoyen — le rapport qualité-prix est très acceptable — le meilleur dosage qu'on puisse imaginer entre les connaissances les plus à jour sur nos amis les toutous et la présentation de celles-ci dans un format accessible et attrayant.

Rédigé par une équipe de spécialistes, le livre comporte, dans son premier tiers, une foule de renseignements tant sur l'histoire du chien que sur sa morphologie, son éducation, son alimentation, ses problèmes de santé et de comportement. À souligner, une section facilement repérable que les auteurs ont intitulée «Urgences: les gestes qui sauvent». Vous y apprendrez notamment comment transporter votre chien s'il devient inconscient et comment lui donner la respiration artificielle (non, il ne s'agit pas du bouche à gueule!).

Les deux derniers tiers du volume en constituent le véritable *dessert*: on nous y présente, magnifiques photos à l'appui, la plupart des races et des variétés de chiens reconnues par la Fédération cynologique internationale. Les caractéristiques morphologiques et comportementales de chacune y sont décrites de façon succincte et efficace. Cette section du volume peut vous servir d'excellent instrument pour choisir le chien qui convient le mieux à votre tempérament et à votre mode de vie. Les toutes dernières pages, contenant certaines préci-



sions légales et une liste d'adresses utiles, sont malheureusement de peu d'utilité pour les Nord-Américains.

Denise Pelletier

L'ESPACE DU RACISME
Michel Wieviorka
Seuil, 1991,
256 p.; 36,95 \$

Comme aurait dit Brecht, nous vivons en des temps de ténèbres. Nos sociétés «avancées», «développées», que certains appellent «post-modernes», sont étrangement semblables à leur passé. Le «nouvel âge» secrète une spiritualité de pacotille, les horoscopes ne se sont jamais si bien vendus. Qui peut encore croire que la science a vraiment marqué nos cultures?

La remontée du racisme un peu partout démontre bien que les vieilles recettes font encore fortune. L'objet du livre de Michel Wieviorka est de proposer une compréhension de la résurgence de ce phénomène. Se basant surtout sur les travaux de P. A. Taguieff (*La force du préjugé*, La Découverte, 1987), Wieviorka en présente une version plus sociologique: le propre du racisme actuel, dit-il, est son passage au stade politique, qui change tant ses conséquences que ses manifestations. Pour démontrer son point de vue, l'auteur passe en revue les principaux travaux consacrés, depuis un peu plus de cent ans, aux notions de race et de racisme. Il cherche ensuite à distinguer les formes élémentaires du racisme: préjugé, discrimination, violence, etc. Enfin, dans la partie la plus originale de son texte, il tente de montrer comment le racisme apparaît dans une situation où les mouvements sociaux (au sens qu'Alain Touraine donne au terme) sont sur le déclin, ou inexistant. La

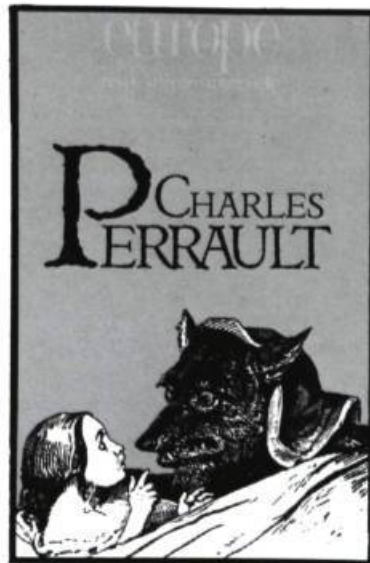
réaction raciste serait donc un antimouvement. Je ne crois pas que ce soit très convaincant.

La facture très universitaire de ce livre n'empêche pas que sa lecture soit extrêmement agréable. La première section, en particulier, est une remarquable exposition des principaux modes d'analyse du racisme, ce qui manquait à la documentation en langue française. L'objectif de l'ouvrage étant théorique et méthodologique, il faudra attendre la suite de la recherche menée par Michel Wieviorka pour savoir comment tout cela peut servir à quelque chose. En attendant, on trouvera amplement là matière à méditation et, qui sait? peut-être finirons-nous par nous rendre compte que si les Français sont préoccupés par le Front National et les *beurs*, notre propre comportement face aux Amérindiens est suffisamment douteux pour que nous nous retenions de lancer la première pierre. Un an après la crise d'Oka, il serait temps.

Pierre-André Tremblay

EUROPE
Charles Perrault
Nov.-Déc., 1990,
n° 739-740,
249 p.; 29,95 \$

Il a bel et bien existé un «mystère Perrault.» À telle enseigne qu'une polémique entourant la paternité des *Contes* a marqué la chronique littéraire durant les années trente. Si aujourd'hui Perrault et son œuvre semblent de mieux en mieux connus, c'est grâce surtout à Marc Soriano qui, depuis 1950, a su associer sa vaste érudition aux ressources nouvelles des sciences sociales, de la linguistique, de la psychanalyse, etc... Avant de publier, en 1989, une nouvelle édition commentée des *Contes*, édition qui contenait plusieurs inédits, il avait consigné le fruit de ses recherches dans deux ouvrages remarquables: *Les Contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires* et *Le Dossier Charles Perrault* (1972). Nous y découvrons Perrault, l'académicien, qui fut également un grand commis de l'État, l'éminence grise de Colbert, le partisan de l'absolutisme royal, l'auteur d'un chef-d'œuvre — mais de combien d'autres ouvrages restés inconnus! — et l'impitoyable partisan des *Modernes* dans la fameuse querelle qui l'opposa aux



Anciens, Boileau et Racine, ce qui lui vaudra près de deux siècles d'un ostracisme aussi incompréhensible qu'injuste.

Dans ce numéro de la revue *Europe*, Soriano poursuit son œuvre, mais cette fois en nous présentant des analyses d'écrivains et de chercheurs comme Pierre Gripari et Jack Zipes. Nous y retrouvons, entre autres, des monographies de trois membres du clan Perrault: Claude, Nicolas et Pierre. Quelques thèmes: le rôle de Perrault dans la réforme de l'orthographe, les *Contes* comme initiateurs du romantisme européen; leur dimension féministe (eh oui!); leur influence aux États-Unis et en France. On a même droit à un conte inédit.

Maurice Pouliot

POUR SALUER GIONO
Pierre Magnan
Denoël, 1991,
197 p.; 27,95 \$

Le livre de Pierre Magnan appartient à un genre particulier: la déclaration d'amour. Pierre Magnan cherche à dire quelle a été sa relation avec un être de chair et de sang nommé Jean Giono, admiré et aimé par-dessus tout parce qu'il était un géant de la création littéraire. «C'étaient les voix des lacs et des montagnes et le souffle des vents et le juste mouvement de la vie irrésistible des personnages dressés devant le destin, puis abattus, puis ressuscités, tordus, généreux ou retors [...], c'étaient les dévastatrices stridences des trompettes de la mort qui retentissaient en lui, en un mot ce que j'aimais en Jean Giono, c'était ce tabernacle qui contenait la création». Pour lui, Giono appartient aux plus

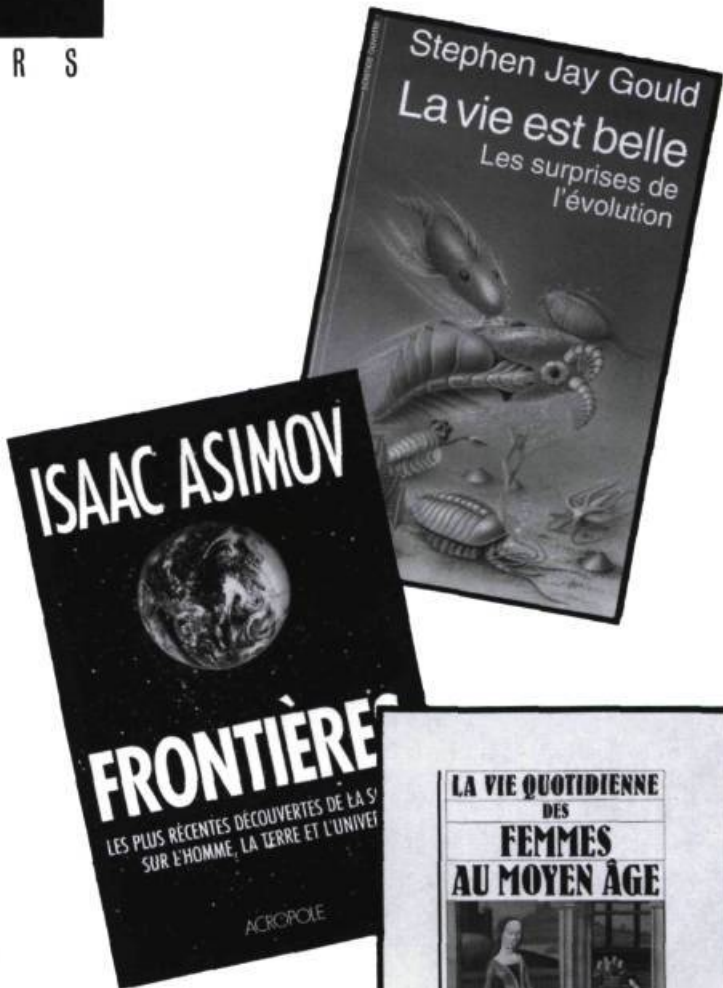
grands et il ne le cache pas: «Dans cinquante ans d'ici, les deux seuls écrivains français qui émergeront du XX^e siècle comme des Himalayas seront pour des raisons différentes Proust et Giono. J'ai dit 'pour des raisons différentes', mais en réalité partant d'un dénominateur commun: la mise en gloire de la langue française.»

Ce petit livre, à part quelques anecdotes, n'apprendra sans doute pas beaucoup à ceux et celles qui ont lu les commentaires de Robert Ricatte ou la récente biographie de Pierre Citron. Mais Pierre Magnan n'a nulle prétention de concurrencer sur leur terrain les spécialistes patentés qui se sont penchés sur l'œuvre de Giono ou sur sa vie. Regrettant que commentaires et critiques tendent à statifier tout écrivain, il veut rappeler l'être vivant derrière l'œuvre, en l'occurrence, pas n'importe lequel puisqu'il s'agissait de Jean Giono. Avec Pierre Magnan, celui-ci redevient un être humain, qualités et faiblesses confondues, admirable écrivain dont certaines actions furent critiquables, le contraire d'une statue quoi! Au passage, l'auteur rétablit quelques vérités et se porte à la défense de Giono. La fougue qu'il met dans ce travail de redresseur de torts est à la mesure de l'amour qu'il lui portait. Et son livre n'en devient que davantage un magistral coup de chapeau au grand écrivain manoscain.

Jacques Martineau

FRONTIÈRES
Isaac Asimov
Trad. de l'américain
par Jacques Guid
Acropole, 1991,
398 p.; 29,95 \$.

Traduction de *New discoveries about man and his planet onter space and the universe*, publié aux États-Unis en 1987, cet ouvrage de vulgarisation scientifique contient 122 textes, tous très courts, qui tracent un bilan rapide des plus récentes décou-



vertes de la science sur l'homme, la terre et l'univers.

Asimov fait ressortir les progrès fantastiques de la science depuis un demi-siècle tout en faisant saisir combien la vérité scientifique peut être relative malgré sa grande probabilité. Ainsi on croit maintenant que l'existence de la vie, de la terre et de l'univers est beaucoup plus ancienne que les scientifiques les plus audacieux l'affirmaient il y a seulement une trentaine d'années.

Ces textes de vulgarisation ont d'abord fait l'objet d'une rubrique du *Los Angeles Time*. *Frontières* est facile à lire et ne demande pas d'être familier avec le langage des scientifiques pour être compris. Asimov s'adresse à tout le monde, fait montre d'une très grande érudition et de beaucoup de pédagogie.

Étant aussi auteur de science-fiction, il ne résiste pas à la tentation de formuler des scénarios à saveur moralisatrice, qui extrapolent à partir de connaissances scientifiques actuelles. Il faut aussi noter qu'Asimov est très sensible aux problèmes écologiques et aux questions d'éthique, ce qui donne à ses analyses une perspective anthropologique.



Son livre sera sûrement très apprécié par ceux et celles qui s'intéressent à l'évolution de la science et à ses retombées sur la culture.

Donald Guay

LA VIE QUOTIDIENNE DES FEMMES AU MOYEN ÂGE
Collectif
Trad. de l'italien
par C. Dalarun-Mitrovitsa
et Jacques Dalarun
Hachette, 1991,
290 p.; 38,95 \$

Ceux qui s'attendraient à trouver dans ce livre une description par le menu de la vie de la femme médiévale risquent fort d'être déçus. Dans l'état actuel de la recherche, une telle entreprise relève de l'impossible: le Moyen Âge s'étend sur un millénaire et les textes qu'il nous a livrés se montrent fort peu éclairants. Les auteurs, quatre

médiévistes italiens, ont plutôt choisi de nous tracer le portrait de huit femmes dont la vie nous est plus ou moins bien connue et dont le destin fut d'autant plus exceptionnel qu'elles ont appartenu à une époque qui se caractérisa par une misogynie généralisée. Mais la négation de la féminité peut parfois provoquer l'apparition de ses représentantes les plus fortes et les plus fougueuses, tout comme la liberté découvre souvent ses meilleurs chantres lorsqu'elle est bâillonnée. Toutes les littératures anciennes ont retenu quantité de personnages féminins qui éclipsent complètement leurs contreparties masculines.

Ainsi en fut-il d'Égérie, aristocrate et pèlerine; de Baudonivie, moniale et biographe; de Dhuoda, une mère qui dédia un manuel d'éducation à son fils qu'on lui avait enlevé; de Hrosvitha, poétesse et moniale saxonne; de Trotula, Italienne qui rédigea deux savants traités de cosmétologie et de gynécologie; d'Héloïse, authentique intellectuelle qui, même abbesse, aimait toujours Abélard; de Hildegarde de Bingen, abbesse, véritable «femmeno-orchestre» qui écrivit sur tout et notamment sur le plaisir féminin, une des personnalités les plus riches de tout le Moyen Âge; de Catherine de Sienne, mystique laïque qui a laissé des lettres dans lesquelles elle admonestait le pape Grégoire XI en des termes que même la plus féministe de nos théologiennes n'oserait utiliser envers un simple curé.

À une époque imbue d'elle-même et qui s'imagine avoir tout inventé, la lecture d'un tel livre ne saurait être que bénéfique. Le féminisme moderne a lui aussi ses antécédents.

Maurice Pouliot

LA VIE EST BELLE LES SURPRISES DE L'ÉVOLUTION
Stephen Jay Gould
Seuil, 1991,
400 p.; 34,95 \$

Stephen Jay Gould est un personnage important du monde scientifique contemporain. Professeur de géologie, de biologie et d'histoire des sciences à l'université Harvard, il est connu mondialement pour sa réflexion sur la science. Plus qu'un vulgarisateur, Gould prétend que la science n'a pas besoin

de jargons spécialisés pour être communiquée. D'après lui, cet essai s'adresse autant à l'étudiant de troisième cycle en paléontologie qu'au public en général. Il s'inscrit en cela dans la foulée de Galilée et de Darwin qui éditèrent la science dans la langue de leur société.

Ici, il est question d'un groupe d'animaux fossilisés découverts en 1909 en Colombie-Britannique. À cette époque, C.D. Walcott prétendait que ces animaux étaient les précurseurs de familles d'animaux actuels: crustacés, insectes, araignées, etc. Cette «lecture» de la réalité concordait avec la théorie de Darwin voulant que l'environnement crée une pression évolutionniste entraînant un «progrès» vers des formes de vie toujours meilleures. Or des travaux récents viennent infirmer cette vision et on découvre que ces fossiles sont en fait des animaux, souvent étranges, la plupart du temps sans lien avec les formes de vie actuelle. La planète aurait donc connu au moins une époque où un très grand nombre

d'espèces auraient été décimées pour des raisons obscures. Cette nouvelle interprétation de l'évolution donne beaucoup plus de place au hasard, à la contingence qu'au destin.

L'apparition de l'humanité aurait donc très bien pu ne jamais se produire. Auquel cas bien sûr nous ne serions pas ici pour en parler...

Robert Beauregard

LE DON DES MORTS
Danièle Sallenave
Gallimard, 1991,
189 p.; 24,95 \$

Nous sommes tous des «lettrés» en puissance. Nous nous nourrissons des livres des morts. Déjà Sartre, en 1947, voyait dans l'acte de lecture un phénomène de possession: on prête son corps aux morts le temps d'une résurrection. Sans lecteur le livre n'est qu'un spectre mais plus encore, une vie sans livre nous transforme en lémure sans filiation. Il y a de la douleur à vivre sans livre dans une société où la pensée est

livresque. Pour Danièle Sallenave, la pire forme de douleur est la douleur sans mot, inexprimable, non transférable, jamais examinée: une douleur sourde et illettrée. Son essai est avant tout une ode à la lecture, particulièrement à la lecture des œuvres de fiction parce qu'à la connaissance, ils ajoutent la compréhension du monde.

Après une ouverture un peu trop sentencieuse où se mêlent éléments autobiographiques et essai de théorie-fiction, Danièle Sallenave nous offre quelques chapitres fort éclairants sur «l'épreuve du roman» où, en compagnie de Paul Ricoeur et de Milan Kundera, elle tente de cerner la spécificité romanesque. Elle effectue des retours pertinents sur des éléments de narratologie organisationnelle, parle longuement du processus d'émergence des personnages tout en préférant les *agissants* aristotéliens aux *actants* barthiens...

En terminant, Danièle Sallenave nous propose une relance métaphysique de la littérature. C'est qu'elle redoute

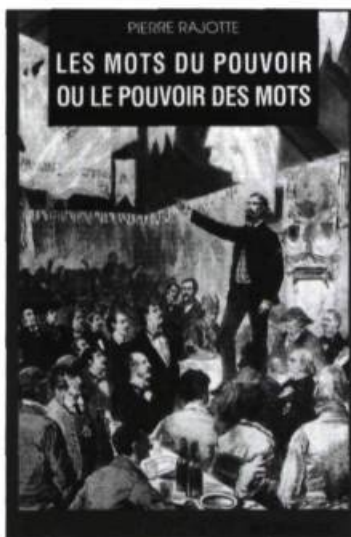
l'athéisme littéraire de toute une génération de formalistes et d'adeptes du nouveau roman qui ont fait des personnages et du narrateur de simples figures de papier, qui ont voulu d'une littérature sans sujet, sans auteur, n'ayant pour programme que le pur fonctionnement du langage (le livre pour le livre, l'art pour l'art, la littérature sans la quête).

À tous les déconstructivistes, Danièle Sallenave oppose sa vision «essentialiste» de la littérature. En ce sens, *Le don des morts* se veut une reprise du débat qui divise Paul Ricoeur et Jacques Derrida avec la différence que cette fois-ci la thèse à abattre est celle de Pierre Bourdieu, ce sociologue qui range la lecture du côté des loisirs et autres pratiques culturelles. La lecture pour notre auteur, c'est beaucoup plus que cela! Alors adaptions la formule Antoine Vitez à sa pensée et nous aurons une «lecture élitare pour tous»!

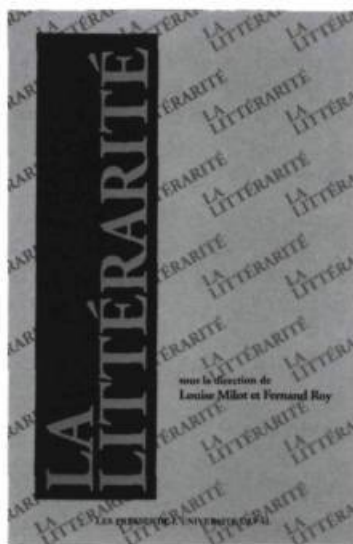
Marie Vallerand

LE CENTRE DE RECHERCHE EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
(CRELIQ)

DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LA NOUVELLE VOIE DE LA RECHERCHE



À L'HEXAGONE



AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



CHEZ NUIT BLANCHE ÉDITEUR

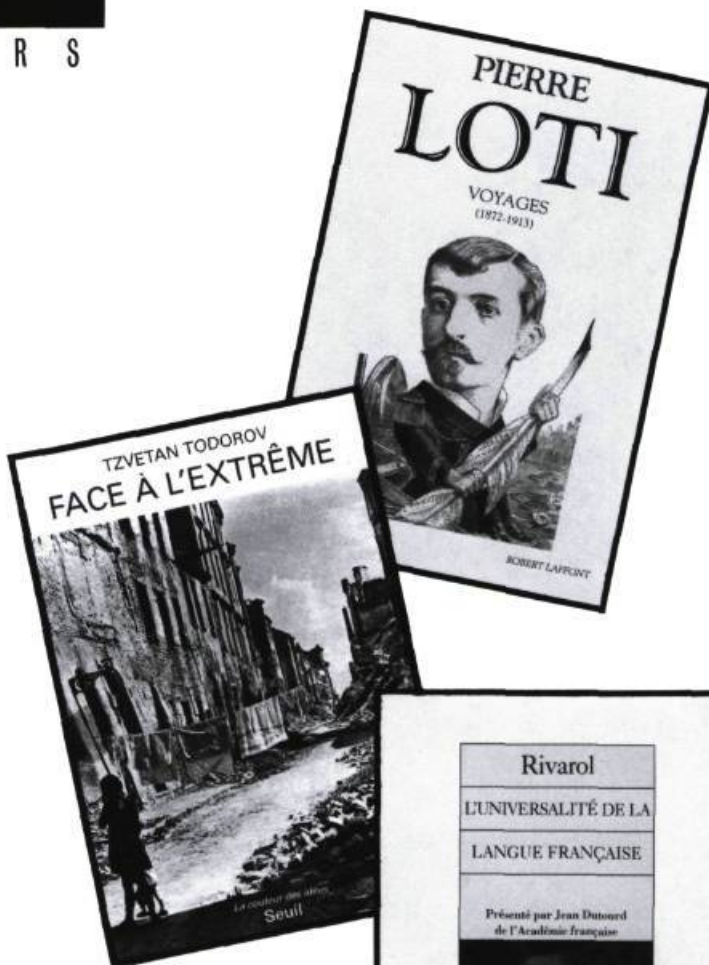
Ces ouvrages sont disponibles en librairie

FACE À L'EXTRÊME

Tzvetan Todorov
Le Seuil, 1991,
352 p.; 39,95 \$

Devons-nous et pouvons-nous tirer des leçons de l'histoire? Tzvetan Todorov le pense, à partir du totalitarisme, dont il a subi la terrible expérience et sur quoi il mène une réflexion morale dans son dernier livre. Après Bruno Bettelheim, Hannah Arendt et bien d'autres, il estime que les camps de concentration ne constituent pas une anomalie monstrueuse; ils permettent d'analyser à la fois la situation extrême qu'ils révèlent, la vie politique moderne et la vie «ordinaire».

Le régime totalitaire manie la terreur comme principe de gouvernement et les camps de la mort ne sont que l'aboutissement logique de ce projet politique. Mais le régime totalitaire est aussi révélateur de notre condition humaine, quel que soit le système institutionnel qui l'encadre. À travers l'expérience concentrationnaire, Tzvetan Todorov dénonce l'effet pervers des technologies liées à l'industrialisation: ainsi la division du travail entraîne-t-elle celle de l'être humain, à l'intérieur de lui-même; ainsi le culte de l'efficacité instrumentale provoque-t-il la dépersonnalisation des rapports humains. On notera au passage que l'auteur sexualise les valeurs; côté masculin, le travail, la politique, l'héroïsme et la morale de principe; côté féminin, les relations humaines, la sphère privée, les vertus quotidiennes et la morale de sympathie. Tous ces développements ne manquent pas d'intérêt, mais j'ai constamment ressenti l'impression de déjà vu, déjà lu. La mode intellectuelle, surtout en Europe, est à la reconstruction d'une morale. Mais faire appel à la mémoire de l'horreur ne me paraît ni le meilleur ni le seul chemin pour fonder un nouvel art de vivre. Il serait sans doute plus fécond de s'interroger sur les blocages sociaux, sur les



crises qui traversent et entretiennent les rapports sociaux, sur l'absence de projet global de société, tous phénomènes dont la morale, qu'elle se cherche ou s'exprime, n'est qu'une des cristallisations.

Jean Carette

L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

Rivarol
Arléa, 1991, 124 p.; 24,95

Antoine Rivaroli, dit le comte de Rivarol (1753-1801), arrive à Paris en 1780. Écrivain et journaliste, royaliste et antirévolutionnaire, il fréquente les salons où, causeur spirituel, il obtient un grand succès. En 1783, l'Université de Berlin propose un sujet qui ne manque pas d'intéresser Rivarol: «Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve?» La réponse du comte lui vaut le premier prix et paraît sous le titre *Discours sur l'universalité de la langue française*.

Bien que ce discours date de plus de deux siècles, sa lecture conserve encore aujourd'hui une certaine actualité. À l'heure où la langue française connaît des

moments difficiles tant en Europe — il suffit de noter tout le brouhaha causé par la réforme de l'orthographe — qu'en Amérique — les derniers bastions francophones défendent inlassablement une langue en péril —, on remarque dans l'expression de Rivarol l'essence d'une langue soucieuse de précision et de clarté. «Toutes ses pages sont belles, écrit Jean Dutourd dans sa présentation, elles contiennent toutes leur moment de génie, leur fulguration particulière due à l'alliance invincible de la vérité et du grand style.» Certes, *L'universalité de la langue française* est un monument de «patriotisme littéraire». Dans ce texte, les langues espagnole, italienne, allemande et anglaise sont décrites comme des langues de désordre qui n'ont pas su s'imposer au monde en raison soit de leur peu d'envergure et de la faible quantité d'œuvres littéraires qu'elles ont produite, soit

à cause du contexte politique qui les a empêchées de s'étendre au monde entier. Le français, au contraire, langue «sûre, sociale, raisonnable», a su retenir l'attention des écrivains et des hommes du monde pour finalement devenir la «langue humaine».

Nous pourrions être choqués par les affirmations de Rivarol et par le «francocentrisme» exagéré qui exsude du *Discours*, mais donnons-leur comme excuse d'avoir été exprimées en pleine crise révolutionnaire alors que tout un pan de la société française, la noblesse, cherchait à échapper à l'écroulement. Retenons plutôt la forme de ce texte qui démontre combien la langue française bien maîtrisée peut exprimer avec clarté les idées les plus nuancées.

Christian Bouchard

VOYAGES (1872-1913)

Pierre Loti
Robert Laffont, 1991,
1158 p.; 36,95 \$

Directement inspirés du journal de voyage de Pierre Loti, navigateur et romancier, ces écrits essentiellement descriptifs nous dépeignent surtout des peuples d'Afrique du Nord et d'Asie de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Nous allons donc de découverte en découverte tout au long de ces récits qui nous font admirer des paysages et des cultures exotiques, et le style même de Loti parvient à garder le lecteur en haleine.

Cependant, le point de vue qui s'en dégage ne saurait être objectif et n'y prétend d'ailleurs pas. En effet, ces civilisations sont jugées par un Occidental de la fin du XIX^e qui manifeste une certaine condescendance à l'égard des cultures différentes de la sienne. Cette supériorité en laquelle Loti croit visiblement se manifeste carrément à l'occasion par un racisme non dissimulé, notamment à l'égard de la «race jaune» et des juifs, qui risque d'agacer le lecteur. L'on reconnaît bien également l'attitude colonialiste des pays occidentaux de l'époque pour qui le tourisme consistait surtout à remplir les cargos de richesses obtenues à vil prix, destinées à garnir les musées. Pierre Loti n'échappe pas à cette tentation: à preuve, les nombreuses pièces, arabe, japonaise, chinoise, etc., qu'il a fait aménager dans sa maison de Rochefort.

Ce livre imposant (plus de 1 500 pages) est à recommander au lecteur averti pour qui l'acquisition de connaissances sur des cultures et des pages d'histoire vaut largement les idées d'un autre siècle énoncées. Sinon, s'abstenir!

Louise Vachon

DÉMOCRATIE POUR L'AFRIQUE

René Dumont
Seuil, 1991, 341 p.; 29,95 \$

Comme un Cassandre infatigable, l'agronome René Dumont revient à la charge et nous plonge le nez dans les problèmes du Tiers-Monde, ceux mêmes qu'on croit connaître en général pour mieux les oublier en particulier. La thèse centrale de Dumont détonne sur bien des analyses idéologues : le développement d'un pays passe forcément par l'organisation d'une agriculture prospère ; le sous-développement de l'Afrique provient d'abord d'une série de fantasmes des Occidentaux et des dirigeants locaux : grands projets industriels « venus de Mars », agriculture intensive pour l'exportation, le tout étayé par une paysannerie vampirisée par les fonctionnaires et la corruption des petits chefs.

Alors que les pénuries alimentaires et la pauvreté endémique se guérissent par des organisations communautaires légères, qui gèrent de petits équipements peu coûteux et bien adaptés, une éducation collée aux besoins des villages, les peuples africains bissent plutôt des projets de haute bêtise de leurs dictateurs, de leurs élites européanisées et des gouvernements étrangers. Sous cet angle, l'assistance alimentaire internationale constitue une catastrophe pour l'agriculture africaine, qu'elle achève de ruiner.

Dumont affiche une connaissance encyclopédique des situations diverses de chaque région ; il accumule les exemples documentés mais dans le désordre et en l'absence d'une méthode logique d'exposition. Peut-être est-il fatigué de répéter les mêmes choses depuis 50 ans mais des matériaux si riches gagneraient à être mieux organisés dans une démonstration cohérente, comme l'octogonaire gagnerait

à nous éviter la cascade de « je l'avais dit en 19.. » qui parseme ses récents livres. Mais ses exemples au ras du sol et ses informations de pointe forment une somme ; on retiendra finalement l'insertion d'une nouvelle thématique, bien articulée sur des exemples de choc : comment la libération de l'agriculture africaine dépend directement de la libération des femmes paysannes.

Michel Lemieux

JOCASTE DÉLIVRÉE

Francine Comte
La Découverte, 1991,
234 p.; 29,95

Devant la recrudescence des discours « terroristes » à l'égard de la mère, Francine Comte propose une mise au point intelligente sur les prétendus rôles sexuels. Regard historique d'abord puis empirique, *Jocaste délivrée, Maternité et représentation des rôles sexuels*, rend compte d'une démarche sincère : il s'agit de remettre à la femme ce que l'homme a décidé pour la mère.

Refusant la dichotomie du monde, fruit de millénaires de phallocratie, Francine Comte interroge l'hétérogène, cette *autre voix* que parlent les mères et qui se rapproche beaucoup de la poésie. Elle met en lumière l'oppression du phallus qui cantonne l'homme et la femme dans des rôles éculés, sans autre références que les stéréotypes de leurs parents. Pour parvenir à leur libération, les femmes doivent interroger leurs sœurs en critiquant ce que l'auteure appelle « l'institution de la maternité ». Comme elle le démontre bien, l'instinct maternel tant invoqué par les hommes comme gage de féminité, est un mythe entretenu dans le but de restreindre l'intervention des femmes à leur seule demeure. Pour soutenir son argumentation, Francine Comte dresse un portrait intentionnellement sombre de la psychanalyse actuelle, n'hésitant pas à critiquer les travaux des lacaniens et surtout ceux des freudiens. Elle s'étonne avec raison de l'assertion grossière, encore courante, que l'envie du pénis chez les femmes trouve sa complète réa-

lisation avec la grossesse.

Malgré une introduction et une conclusion fracassantes, le développement de l'essai est long et inégal. Présentés sous forme de dissertation, les chapitres allient bizarrement réflexions personnelles et démonstrations théoriques. Côté langue, le vocabulaire est juste, mais la syntaxe nous apparaît tortueuse parfois.

Ivan Bielinski

DÉSHONNEUR

Rudolf Borchardt
Trad. de l'allemand
par Pierre-François Kæmpf
Verdier, 1991,
158 p.; 23,95 \$

Poète, critique, essayiste, grand traducteur (de Dante, notamment), Rudolf Borchardt (1877-1945) est venu tard au roman, qu'il aborde pour la première fois en 1929 avec *Déshonneur*.

Dans l'Allemagne des années vingt, une famille aristocratique est détruite par une histoire d'adultère. En quelques jours, le sort de ce petit monde est joué et toutes les tentatives d'en réchapper n'y pourront rien. Avec une lucidité décapante, Rudolf Borchardt libère dans ce texte dense, « craché » en quelques jours, une réflexion où il serait naïf de voir quelque moralisme que ce soit. Il ne condamne pas : il dissèque sans ménagement. Par ce huis-clos tragique et étouffant, il décrit, avec parfois une ironie mauvaise, le désarroi profond qui gagne toute une génération confrontée à l'effondrement des valeurs traditionnelles dans cette époque de transition. Car à travers ce récit du déshonneur et de la déchéance, Rudolf Borchardt, conservateur et monarchiste, pointe du doigt la République de Weimar, sa fragilité, sa faiblesse et sa corruption.

Ce texte est l'un des premiers à paraître dans la nouvelle collection « Der Doppelgänger » (Le Double), chez Verdier. On peut saluer l'initiative de son jeune directeur, Jean-Yves Masson, lui-même poète et traducteur prolifique, qui joint à l'ouvrage une postface éclairante sur la vie et l'œuvre de Rudolf Borchardt. La collection, très raffinée dans sa présentation, promet des délices aux amateurs de littérature de langue allemande.

Catherine Sensal

Le Québec pittoresque

GEORGE MONRO GRANT, D.D.

LE PITTORESQUE



«Le livre le plus beau et le mieux illustré jamais produit au Canada.»

Henry James Morgan
The Canadian Men and Women of the Time (1898)

288 pages
34,95\$

Format: 21,5cm x 28cm - Reproduction de 158 gravures sur bois de l'époque. Présentation de ROBERT LAHAÏSE.

Cahiers du Québec/Album n°98

À la fois leçon d'histoire et traité d'ethnologie, à la fois cours de géographie et recueil d'anecdotes, *Le Québec pittoresque* propose un retour nostalgique au siècle dernier, une promenade sentimentale empreinte de poésie...

En vente chez votre libraire

